

vérité" au sujet des intentions soviétiques. L'image de l'"ennemi" peut changer rapidement, surtout à l'ère des montages télévisés et de la diplomatie des sommets (fait dont M. Gorbatchev est plus conscient que ses prédécesseurs). Et pourtant, les variations soviétiques et américaines sur ce thème présentent une certaine symétrie révélant une sorte de paranoïa mutuelle profondément ancrée dans les esprits et tout à fait imperméable aux arguments rationnels.

Une des variations concerne les sources internes du pouvoir dans chaque pays. L'idéologue soviétique est convaincu que *Wall Street* gouverne, et non le Capitole, et que quelque part dans cette rue légendaire, un petit groupe d'avares cupides tire les ficelles qui font danser les marionnettes à Washington ou chez *General Dynamics*. C'est là un des thèmes favoris des caricaturistes. Il en va de même de l'image qu'on a du Kremlin en Occident : une sombre forteresse (elle est effectivement sombre, bien sûr, bien qu'elle soit aussi parfaitement éclairée) habitée par quelques personnages qui se ressemblent tous et dont la légitimité collective repose non pas sur l'assentiment du peuple mais sur la puissance militaire, laquelle a pour seul but de répandre le "communisme" dans le monde. Ces caricatures tirent leur force d'un mélange de vérité et de fiction. Les souvenirs de ceux qui ont vécu au temps de Staline nourrissent l'imagination des Occidentaux, tandis que celle des Soviétiques se rappelle le journalisme américain de bas étage de l'époque des gros bonnets exploités, les fameux *robber-barons* de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Une deuxième variation porte sur les idéaux respectifs du communisme et du capitalisme. L'opinion soviétique officielle est que le capitalisme dénature la "démocratie" (terme aux mille significations) à ses propres fins, à savoir l'enrichissement personnel, l'exploitation des salariés et la discrimination raciale. À la télévision ou dans les écoles, on traite souvent du Sud des États-Unis et des oeuvres de ses historiens écrivains, tels que Faulkner et Mark Twain, et aussi des ghettos et des quartiers misérables des villes du Nord. On ne cherche pas à nier la richesse du monde capitaliste, mais on affirme qu'elle existe aux dépens des travailleurs et à la faveur d'injustices criantes dont le reste du monde est victime. L'impression que la réalité communiste (parfois limitée exclusivement à l'Union soviétique) suscite couramment en Occident est tout aussi déformée : une élite privilégiée qui ne manque de rien, et une populace qui s'arrache les quelques produits de mauvaise qualité fabriqués par un système qui ne peut fonctionner parce que rien n'encourage les individus à le faire fonctionner. Il existe un peu de vérité dans ces deux tableaux, mais il n'est pas facile de la départager d'une montagne d'éléments attestant d'une réalité différente.

Dans quelle mesure ces opinions traduisent-elles les sentiments du peuple dans les deux pays ? D'après mon expérience, le peuple russe n'entretient aucune malveillance (ou peu) à l'égard des Américains, et les films ou la presse écrite ne cherchent pas en général à susciter chez lui un tel sentiment. Ce sont plutôt les "classes dirigeantes" ou le gouvernement que le peuple russe accuse de susciter l'hostilité existante. Bien sûr, le baromètre politique peut monter ou descendre selon les désirs des autorités, contrairement à ce qui se passe dans le contexte culturel nord-américain où il est plus probable que les caprices des réalisateurs de la télévision ou du cinéma influenceront sur l'humeur publique. Ainsi, un récent sondage d'opinions mené aux États-Unis a révélé que 58 p. 100 des Américains croient être plus patriotes que les Russes, et que 46 p. 100 estiment aimer davantage leurs enfants; ce sont là des opinions qui s'expliquent difficilement autrement que par le recours massif à la désinformation.

Dans une étude datée de 1984 et intitulée *Assumptions and Perceptions in Disarmament*, l'universitaire suisse Daniel Frei conclut que les opinions du genre de celles que je viens de décrire sont inspirées par des convictions fondamentales traduisant une divergence authentique des intérêts. Selon lui, le conflit politique sous-jacent continuera d'empêcher la conclusion d'ententes sur des mesures de désarmement. Je suis d'accord pour dire que de telles convictions tendent à renforcer la divergence des intérêts, mais je suis persuadé également qu'il existe des terrains d'entente et qu'il est possible d'en reculer peu à peu les limites.

## LES INTÉRÊTS COMMUNS

Le premier intérêt commun est de toute évidence la survie mutuelle. La politique soviétique accorde de plus en plus la priorité à cet objectif en adoptant le principe du "bien faire et laisser braire", tant sur le plan militaire que politique. Par ailleurs, la volonté conjointe d'arrêter la prolifération horizontale des armes atomiques et de réduire considérablement les arsenaux nucléaires est authentique et elle s'affirme de plus en plus. Il en va de même du désir d'empêcher tout accident ou toute fausse communication, comme l'ont prouvé les récentes propositions sur la création de centres mixtes de surveillance.

À ces intérêts communs s'ajoutent les craintes relatives aux conflits régionaux et à l'ordre mondial, craintes qui sont inspirées en partie par la croissance du terrorisme. Nous présumons communément que l'Union soviétique encourage le terrorisme, peut-être parce que nous avons tendance à établir une correspondance entre le terrorisme, l'OLP et